



LE MYSTÈRE YÉZIDI

Leur martyre a ému la planète. Fuyant les horreurs de Daech, ils tentent de recréer une communauté dans les pays qui les accueillent.

TEXTE **FRÉDÉRIC BRILLET** PHOTOS **STEVEN WASSENAAR**



Les deux familles yézidiennes d'Irak et de Géorgie

réunies à Nevers en France.
De gauche à droite : Noura Silo, Naziko Katani, Sevdin Katani, Saeed Silo, Nazo Silo, Nisreen Silo.

Is sont venus, ils sont tous là. En ce 17 décembre 2015, une centaine de yézidis se sont rassemblés dans un modeste restaurant de Corbeil-Essonnes, en banlieue parisienne, pour rendre hommage à Surik Safoyan, décédé il y a six mois. Ainsi le veut la tradition chez ce peuple d'origine moyen-orientale dont la religion est aussi étrange que méconnue (voir encadré, pp. 66-67) : « *La fête des morts a lieu une fois par an, le troisième jeudi du mois de décembre: les proches des personnes décédées dans l'année organisent un banquet auquel ils invitent la famille et amis du disparu* », précise Nodar Nasirov, cousin de Surik Safoyan.

« Avec mes voisins yézidis, je parle russe ou géorgien, kurmandji avec mon mari, et français avec mes enfants qui vivent ici. »

Ce dernier, dont le portrait géant trône au fond de la salle, demeure une figure emblématique dans la communauté. Arrivé en France en 1998, il est en effet l'un des tout premiers représentants de cette religion à avoir mis les pieds dans notre pays où il n'a jamais cessé d'œuvrer en faveur de ses coreligionnaires.

Après avoir fondé son entreprise dans le bâtiment, Surik Safoyan n'a eu de cesse d'accueillir et d'aider les nouveaux arrivants à s'insérer, en les recrutant dans sa société et en les guidant dans les arcanes de l'administration. « *Il arrivait à mon père d'héberger des yézidis dans notre appartement, en attendant qu'ils trouvent un logement. Moi-même, je les accompagnais parfois chez le médecin ou l'hôpital pour leur servir de traducteur* », raconte son fils Denis Safoyan, 17 ans.

La renommée du disparu dépasse apparemment les frontières puisque certains convives ont fait le déplacement à Corbeil-Essonnes depuis les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Ukraine ou la Russie pour lui rendre un dernier hommage. En attestent les spécialités d'Europe de l'Est et orientales – bouteilles de vodka et zakouskis – qui garnissent la table, et la diversité de langues pratiquées autour. Bien qu'ils constituent une communauté de taille relativement modeste, les yézidis ont essaimé sur de vastes territoires et sont souvent polyglottes. « *Avec mes voisins yézidis, je parle russe ou géorgien, kurmandji [langue des Kurdes, NDLR] avec mon mari, et français avec mes enfants qui vivent ici* », explique Naziko Katani qui s'est établie avec son mari Sevdin à Nevers.

Tout au long de l'après-midi, les hommes et femmes installés à des tables séparées vont faire bombance autour de cet abondant buffet, en écoutant discourir le cheikh Sevdin Katani, un titre héréditaire qui lui confère le rôle de guide spirituel de la communauté. Un discours ponctué de nombreux toasts à la vodka que mes voisins de table m'invitent à vider cul sec. « *Il faut aider son prochain pour être aidé* »... « *Le peuple yézidi a beaucoup souffert et a dû souvent émigrer pour donner un avenir à ses enfants, mais Dieu est avec nous* ». « *Nous devons remercier les Français, les Russes et tous ceux qui combattent l'État islamique d'avoir porté secours aux yézidis d'Irak, même si leur intervention a été tardive* », lance Sevdin Katani à ses ouailles.

Mais l'actualité politique ne constitue pas la seule préoccupation des chefs religieux. À chaque départ forcé, les yézidis perdent un peu de leur héritage, à commencer par le kurmandji, la langue des Kurdes d'Irak. Si le berceau de cette religion et →



Un banquet pour la fête des morts.

Des convives n'ont pas hésité à venir des Pays-Bas, d'Allemagne, d'Ukraine ou de Russie pour rendre un dernier hommage à Surik Safoyan, à Corbeil-Essonnes.

→ communauté se situe dans ce pays, les yézidis ont en effet migré dès la Première Guerre mondiale d'est en ouest, vers les pays de l'ex-URSS puis vers l'Europe, pour fuir les discriminations, la misère, les persécutions et parfois les trois à la fois. Ils ont formé dans ce long exil une diaspora présente en Syrie, Turquie, Arménie, Géorgie, Ukraine, Russie et plus récemment en Allemagne et en France.

Le risque d'assimilation

Quittant l'ex-URSS en voie de décomposition à partir de la fin des années 1980, les yézidis ont moins ressenti la nécessité de faire bloc pour se protéger en s'établissant dans l'Union européenne. Désormais, le risque de l'assimilation l'emporte sur celui de la discrimination. Une menace contre laquelle le cheikh entend justement les prémunir en cette fin d'après-midi : « *Vous, les jeunes yézidis, il faut préserver votre religion et votre identité.* » Nés ou arrivés tout petits en France, les adolescents rencontrés ce jour-là au banquet n'en savent effectivement pas grand-chose. Délaissant la prière par ignorance des rites ou manque de conviction, ils se contentent du service minimum, à savoir un jeûne annuel de quelques jours. À leur décharge, ils ne peuvent compter sur les livres : l'enseignement religieux se fonde exclusivement sur la transmission orale et cette communauté, qui compte quelque 10 000 personnes en France, mais ne dispose pas encore de lieu de culte.

Il est vrai aussi que les yézidis ont eu d'autres priorités depuis leur arrivée dans notre pays : comme la plupart des migrants, ils ont dû relever le défi de l'intégration tout en subissant un déclassement social, faute de maîtriser la langue et d'obtenir la reconnaissance des diplômes qu'ils ont pu

obtenir dans l'ancien bloc soviétique. Mais beaucoup n'avaient en fait pas grand-chose à perdre : leur présence dans l'ex-URSS (Arménie, Géorgie, Russie...) avait beau remonter à la dislocation de l'Empire ottoman, à l'issue de la Première Guerre, ils n'ont jamais été bien intégrés dans ces territoires où les autorités se méfiaient de toutes les formes de religion, marxisme oblige. Après la chute de l'URSS, les difficultés économiques propices aux discriminations les ont une nouvelle fois poussés vers l'exil. « *En Géorgie, on était encore considérés comme des étrangers après plusieurs générations. Nous n'avions droit qu'aux métiers les plus durs et les plus mal payés* », explique Kamil Katani, 22 ans, qui a quitté son pays natal à 7 ans. Quelques semaines plus tard, nous retrouvons son père, le cheikh Sevdin Katani dans un logement social à la périphérie de Nevers. Comme tous les cheikhs, il a reçu de son père un enseignement oral sur les fondements de cette religion, ce qui confère à sa famille un grand prestige dans la communauté. À Nevers, où réside une cinquantaine de familles yézidies, il revient à Sevdin Katani de conduire la prière, d'entonner des chants religieux →

« L'enseignement religieux se fonde exclusivement sur la transmission orale, et cette communauté ne dispose pas encore de lieu de culte en France. »



Pertes. La mère Nazo Silo, entourée de Noura et Nisreen, montre sa maison à Sinjar, avant l'offensive des djihadistes. Saeed Silo la montre après l'offensive kurde contre Daech et la libération de la ville.



La famille yézidie Silo

réunie autour du père Saeed, quatre frères et quatre sœurs, à Nevers, ville où ils se sont établis après un passage dans des camps de réfugiés en Irak.



ou de réciter des textes sacrés pour les grands événements de la vie, des baptêmes aux enterrements, en passant par les mariages.

Faute de lieu de culte, c'est dans son salon orné de symboles yézidis (une statue de paon, une maquette du temple de Lalesh) que le cheikh Sevdin Katani conserve reliques et objets du culte qu'il présente respectueusement. La bouteille? Elle contient de l'eau de la source de Lalesh en Irak, dont les fidèles s'humectent les lèvres et s'aspergent le front. Le petit paquet qu'il déplie

soigneusement? De la terre prélevée autour du temple de Lalesh. La bougie? Elle rappelle les 365 autres que les cheikhs de ce site sacré allument chaque jour pour appeler à la paix dans le monde. Le bout de tissu diaphane que Sevdin a hérité de ses ancêtres et qu'il effleure pieusement de ses lèvres? Il provient d'un vêtement porté par la Puissance céleste. L'eau, la terre, le feu et l'air: la symbolique yézidie évoque inmanquablement les quatre éléments et les influences païennes de cette religion composite (voir encadré ci-dessous).

UN SYNCRÉTISME BAROQUE

Les yézidis forment un groupe ethnique kurde d'environ 800 000 personnes, adeptes d'un monothéisme qui fait la synthèse entre plusieurs courants spirituels. Religion originelle des Kurdes avant que ceux-ci ne se convertissent massivement à l'islam, le yézidisme dérive du mithraïsme iranien, un culte antérieur à l'ère chrétienne. De ce socle, le yézidisme a conservé le sacrifice annuel d'un taureau à Lalesh, dans le Kurdistan irakien, et un calendrier religieux qui bat tous les records d'ancienneté, puisqu'il nous situe dans la 6765^e année.

Le yézidisme s'enrichit au XII^e siècle de notre ère des enseignements mystiques de cheikh Adi, un savant musulman d'obédience soufie, installé dans la vallée de Lalesh. Il semble aussi avoir emprunté certains rites chrétiens, comme le baptême, et le pèlerinage aux «religions du Livre»: il s'effectue non pas à Jérusalem ou à La Mecque, mais à Lalesh, sur le tombeau du cheikh Adi que tout yézidi doit

visiter au moins une fois dans sa vie, s'il en a les moyens. Dotés d'un système de castes, les yézidis placent au sommet de leur échelle sociale un prince, le Mîr, qui dispose d'un pouvoir héréditaire. En-dessous, vient Baba Cheikh, le «pape» yézidi, qui vit entouré de hauts dignitaires. Il faut appartenir à une caste élevée, comme les cheikhs et les pirs, pour jouer un rôle religieux dans cette communauté dont la plupart des membres appartiennent à celle plus ordinaire des mourides. Les mariages entre castes différentes et à l'extérieur de la communauté sont interdits sous peine d'exclusion, cette religion interdisant tout prosélytisme: on naît yézidi, mais on ne peut le devenir. Pour respecter cette règle endogamique alors même que la diaspora se disperse, les jeunes yézidis utilisent de plus en plus Facebook pour trouver l'âme sœur. Autre caractéristique, le nombre important de rites ou d'interdits peu respectés, à commencer par la prière quotidienne qui s'effec-

« Les massacres de Daech en 2014 constituent la 74^e campagne génocidaire de notre histoire. »

Mais Sevdin ne se limite pas à exercer un rôle de chef spirituel. Il s'implique aussi dans la cause yézidie, d'autant que les guerres du Moyen-Orient poussent une nouvelle vague de réfugiés vers l'Europe. « *Je me suis porté volontaire auprès des autorités françaises pour accueillir et accompagner une famille yézidie irakienne qui a obtenu l'asile politique. Nous sommes allés les chercher à leur arrivée à Roissy et les avons même hébergés chez nous une semaine* » raconte le cheikh en nous présentant Saeed Silo, arrivé en France en juillet 2015. Réserve, le regard assombri par les épreuves, Saeed a longtemps vécu à Sinjar, une ville située au pied de la montagne éponyme au nord-ouest de l'Irak. Dans cette cité peuplée de quelque 40 000 habitants, essentiellement des yézidis, ce quinquagénaire marié et père de huit enfants occupait une position de notable, grâce à son titre de cheikh, et le métier intermédiaire entre celui d'infirmier et de médecin qu'il exerçait.

Jamais il n'aurait quitté sa grande maison, proche du temple de Lalesh, le lieu le plus sacré des yézidis où il se rendait régulièrement, si la guerre ne l'avait rattrapé le 3 août 2014. « *Cette nuit-là, les djihadistes de l'État islamique ont attaqué les villages aux alentours et commencé à encercler la ville* », raconte Saeed en dessinant un croquis sur la table. « *Nous avons dû quitter précipitamment notre maison pour échapper aux massacres, en fuyant vers la montagne.* » Des milliers de yézidis faisant de même, la route se trouve vite bloquée, obligeant la famille Silo à abandonner sa voiture pour continuer à pied. C'est le début du calvaire. « *Nous avons marché durant une semaine, quasiment sans eau ni nourriture, dans la fournaise,*

tue deux fois par jour face au soleil. La circoncision relèverait plus d'une tradition que d'une véritable obligation religieuse. La justification de l'interdiction de porter la couleur bleue laisse bien des yézidis aussi perplexes qu'indifférents. Tout aussi étonnante, l'interdiction de manger de la laitue ou du chou-fleur s'appuierait sur des récits légendaires. Finalement, l'abandon des règles et rites et l'absence de lieux de culte fragilisent l'identité yézidie.

La transmission des enseignements religieux se fait essentiellement par oral au sein des familles de cheikhs qui récitent prières, chants et textes sacrés à l'occasion des baptêmes, mariages et enterrements. Par conséquent, peu de croyants ont lu les deux livres sacrés : le *Kitêba Cilwe*, le livre des Révélations, et le *Mishefa Res*, le Livre noir. Le premier évoque la relation spéciale des yézidis avec Malek Tawûs, l'ange-paon. Dieu l'a nommé chef des sept anges qu'il a créés (un nombre symbolique dans le mithraïsme)

avant d'atteindre un camp de réfugiés à la frontière syrienne », poursuit sa fille Noura, 23 ans. Durant cette épreuve, Saeed reçoit même sur son portable l'appel d'un djihadiste qui a trouvé son numéro dans sa maison qu'il était en train de piller. « *Il m'a menacé, du genre : "On sait qui tu es, on va te retrouver."* »

LIRE

Les Yé-quoi ? Les Yézides du Sinjar à la Picardie

de Vincent Bernardet et Sybille Luperce, Fakir Éd., 2015, 62 p., 9€

Recommencer à zéro

À l'issue de cette longue marche, la famille Silo a tout perdu, sauf la vie. De leur grande maison de Sinjar, il ne reste que des ruines après les combats et le passage des djihadistes, s'attriste Saeed en montrant les photos qu'on lui a envoyées depuis la reprise de la ville par les combattants kurdes. Après un séjour dans les camps de réfugiés, les Silo obtiennent finalement le statut de réfugiés politiques et leurs visas pour la France. « *C'est une nouvelle vie pour nous. On doit tout redémarrer à zéro* », résume Saeed qui peine, comme tous les gens de sa génération, à apprendre le français et préfère s'exprimer en anglais. Comme consolation, ses plus jeunes enfants Mamoon et Musafir, respectivement 13 et 15 ans, scolarisés dès la rentrée dernière, commencent déjà à bien se débrouiller. Rescapés de l'enfer de Sinjar, les Silo, comme des milliers d'autres yézidis avant eux, doivent tout apprendre d'une société française dont ils ignorent tout et qui ignore tout d'eux. « *Au lycée, quand je dis que je suis yézidi, on me demande parfois si c'est un pays et où ça se trouve* », soupire un adolescent qui a atterri tout même dans l'Hexagone. Cette ignorance se perpétue d'autant plus que les persécutions au cours des siècles poussent les yézidis à adopter un profil bas, partout où ils s'installent. À croire aussi que leur pudeur de Levantins les retient d'évoquer ces épreuves. « *Les massacres de Daech, en août 2014, constituent pourtant la 74^e campagne génocidaire de notre histoire* », affirme Vitali Nabiev, président de l'Union des yézidis en France. ■

et lui a délégué la conduite des affaires terrestres. En se fondant sur une interprétation fallacieuse, certains musulmans accusent les yézidis d'honorer le démon en Malek Tawûs (ce qui est faux) et de pratiquer une religion non issue du Livre (ce qui est vrai). Cela explique les nombreuses persécutions dont ils ont été l'objet en terre d'Islam, où la présence des juifs et des chrétiens a souvent été mieux tolérée. Leur proximité linguistique et culturelle avec les autres Kurdes n'a pas suffi à les protéger. Certes, ces derniers ont sauvé des yézidis en intervenant à Sinjar. Certes, ils enrôlent des yézidis dans leurs troupes pour combattre les djihadistes, leur ennemi commun. Mais l'alliance serait de nature tactique : « *Les Kurdes musulmans nous considèrent aussi comme des hérétiques et les relations n'ont jamais été au beau fixe. Ils ont souvent participé aux persécutions dont nous étions l'objet* », explique Anthony Chanon, le fondateur de l'Association des yézidis de France. ■